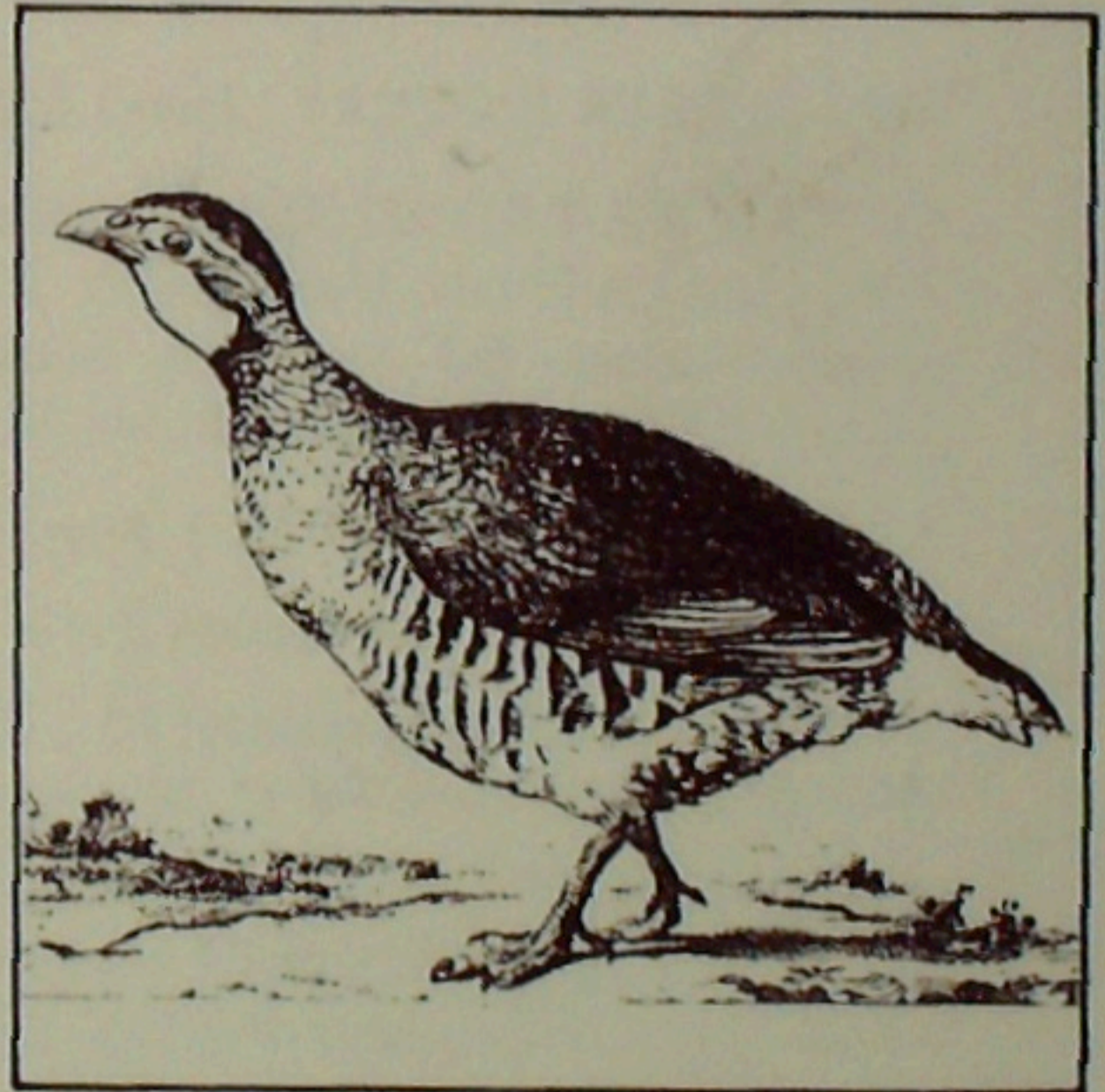


**ACTION**  
**105** **POÉ**  
**TIQUE**

**LE MONO**  
**STICHE**



**LOCHAC**

**CINQ NOUVEAUX POÈTES**

**AMÉRICAINS** - György Somlyó

Jean Tortel -

*Esther Tellermann*

*Yves Boudier*

# action poétique

rue J.-Mermoz, Rés. La Fontaine-au-Bois, n° 2, 77210 Avon.

publié avec le concours du Centre National des Lettres

Ce numéro a été réalisé par Emmanuel Hocquard et Henri Deluy.

A PARAÎTRE

La Fontaine, Poètes de la Réunion, Le Sonnet en France, Poésies en U.R.S.S., Futurisme portugais.

REDACTEUR EN CHEF : Henri Deluy.

COMITE DE REDACTION : Claude Adelen, Jean-Pierre Balpe, Yves Boudier, Martine Broda, Henri Deluy, Jean-Charles Depaule, Charles Dobzynski, Marie Etienne, Gil Jouanard, Alain Lance, Pierre Lartigue, Lionel Ray, Maurice Regnaut, Jacques Roubaud, Bernard Vargaftig.

SECRETARIAT GENERAL : Jean-Pierre Balpe.

COUVERTURE : Conception Jordi Vidal et Pierre Delvincourt.

DIFFUSION : A partir du n° 80 : Distique, 17, rue Hoche - 92240 Malakoff -  
Numéros antérieurs au n° 80 : directement à la revue.

ABONNEMENT : France : 4 numéros : 160 F — Etranger : 250 F  
France : 8 numéros : 290 F — Etranger : 450 F  
(Voir bulletin d'abonnement en fin de numéro.)

C.C.P. Paris 4294-55 - Action poétique.

Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés

Gérant responsable : Henri Deluy  
I.S.B.N. : 2-85463-05-0

Dépôt légal : 3<sup>e</sup> trimestre 1986  
N° Commission paritaire : 56995

Imp. Le Castellum - 30000 Nîmes

## LE MONOSTICHE / LOCHAC

Le monostiche : <i>Henri Deluy, Jean Tortel</i> .....	2
Monostiches, Micrones : <i>Emmanuel Lochac</i> .....	4

### CINQ POETES AMERICAINS D'AUJOURD'HUI

<i>Rae Armantrout</i> .....	12
<i>Mei-Mei Berssenbrugge</i> .....	18
<i>Clark Coolidge</i> .....	24
<i>Michael Palmer</i> .....	31
<i>Joseph Simas</i> .....	35

### — POEMES

Parisiens : <i>György Somlyó</i> .....	40
Interventions d'une tulipe : <i>Jean Tortel</i> .....	43
(Scène naturelle) : <i>Yves Boudier</i> .....	52
L'ordre humain : <i>Esther Tellermand</i> .....	54

### NOTES - INFORMATIONS - EDITIONS - REVUES

Mon dormeur : J.-Cl. Montel (*Y. Boudier*) - Jacques Réda : J.-M. Maulpoix (*Francis Marmande*) - Jack the Riffer (*Christian Tarding*) - Des revues... (*H. D.*) - Numéros disponibles - Des mots à ne pas oublier - Bulletin d'abonnement - Perdreaux aux petits légumes (*H. D.*).

## LE MONOSTICHE

Dans « Notes I », Raquel (52, avenue Pierre Brossolette, 92240, Malakoff) vient de publier les « monostiches » (« One-line poems ») rassemblés en 1981 par Emmanuel Hocquard et Claude Royet-Journoud.

Plus de cent poètes d'aujourd'hui, surtout des poètes français mais il y a aussi des anglais, des américains, des grecs et quelques autres, ont tenté, pour la commande et l'occasion, de cerner cette forme de poésie.

Le mot « monostiche » ne semble pas être connu de nos dictionnaires. Ils font place à « monostique » : « qui n'a qu'un seul vers. Les sentences monostiques de Ménandre. Un monostique, épigramme, inscription d'un seul vers » (Littré, Grand Larousse). L'étymologie rassemble deux mots grecs qui signifient « unique » et « vers ».

On trouve peu de traces de poème d'un seul vers dans la tradition française. Seul Emmanuel Lochac (1886-1956), qui pourrait bien être l'inventeur du terme « monostiche », lui a consacré un livre dans son entier. C'est Jean Tortel qui m'a fait découvrir Emmanuel Lochac et ses monostiches.

H.D.

« Monostique » selon les dictionnaires, ou « Monostiche » comme le décida un poète rigoureux — et trop occulté : en tout cas le *stichon* s'inscrit dans l'unicité et par conséquent dans sa solitude, alors que l'hémistiche suppose que le vers se partage en deux et que le distique l'accouple à un semblable. L'espace d'écriture que constitue le vers est ainsi suffisamment déterminé pour qu'à lui seul il devienne poème.

Mais encore : on doit être circonspect devant les dictionnaires et leurs propositions. Le monostiche, qui n'est ni sentence, ni épigramme (ni maxime, ni apophème, ni moralité, ni boutade, ni hasard, ni licence...) ne se réfère qu'à lui-même. Nul accompagnement au *stichon* qui s'isole en tant que vers — ou comme étant l'écrit le plus proche possible de ce que peut être un vers. C'est pourquoi, et malgré Littré, on récusera l'exemple de Ménandre dont les « monostiques » recueillis dans les commentaires, ne sont que les aléas versifiés d'une œuvre absente dont nous ignorons les réels enchaînements. Loin d'avoir été écrits comme tels, ils sont les débris d'une autre construction dont on vérifie par eux la probabilité. De même que nous ignorons ce que fut véritablement le monument des écritures présocratiques dont les glossateurs n'ont transmis que des restes formés comme des inscriptions cassées, mais inaltérables parce qu'ils ne peuvent plus être situés ailleurs que dans leur autonomie. Immenses choses blanches où surnagent quelques fragments de cristal, le rêve s'exerce sur des écritures abolies, (Ménandre, Héraclite...) comme si ce qui manque à jamais n'avait pas été nécessaire : alors que le propos de l'écriture monostiche est au contraire d'éliminer, (*De l'interdire au rêve, enne-*

mi de sa charge), la part inutile à la formulation que n'importe quel espace écrit pourrait contenir, en misant sur une restriction réglementée en vue d'élargir son imaginaire. Mais on pourrait un instant supposer la disparition, quasi totale dans son blanc, d'un certain type d'œuvres. Celle, par exemple, de Racine dont il ne subsisterait que quelques solitudes verbales. Alors :

*Quand je sus qu'à son lit Monime réservée*

ou bien *Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur*

pourraient, abusivement sans doute, être considérés comme des monostiches.

En fait, et avant qu'Emmanuel Lochac ne les tire hors du hasard, (son recueil, *Monostiches* parut en 1936), ils étaient très rares dans la poésie française. Je parle de monostiches concertés, et non pas des fragments ou des délaissés dispersés dans les inaccomplissements ou les inédits poétiques. Il y avait eu dans *Alcools* :

*Et l'unique cordeau de trompettes marines, vers capital qui n'a pas cessé de faire résonner le blanc qu'il perfora.*

(En trouverait-on beaucoup d'autres?). Mais Lochac, qui n'était pas Apollinaire, a été le premier à considérer le cas extrême qu'est le monostiche, comme un système autonome d'écriture — dirai-je un *genre* poétique, qu'alors il inventa. Il l'actionne en tant que poème total et découvre une articulation dont le jeu est d'autant plus retenu que l'espace disponible est plus étroit. Quel que soit le poids de rêve — ou plutôt de rêverie parfois ironique à soi-même, dont se charge le langage, *Monostiches* est avant tout la projection d'une architecture verbale perfectionnée par sa concision et placée comme une colonnade circulaire : quatre fois quatre *cippes* ; de chacun vingt et un vers monostiches alexandrins, gravitant autour d'un dixseptième, composé identiquement aux seize autres. En somme, une espèce de figuration cosmique, temple ou allés dressées de dix sept fois vingt un vers — ou bien : dix sept fois vingt un poèmes égaux entre eux pour figurer leur globalité.

Mais, fanatique de la concision, Lochac estima sans doute qu'un alexandrin c'était déjà trop — déjà trop longuement parler, qu'il fallait resserrer encore, et jusqu'à ce qu'un grain incompressible d'écriture résistât seul à toutes les tentations de non-langage. Alors, il écrivit *Obélisque* (1949), le monument vertical le plus mince, dont il intitula *Micrones* les monostiches réduits à l'octosyllabe : le livre étant construit en quatre *Faces* de chacune cinquante un vers. Je pense que ces (ou ce) poème(s) figurent l'aboutissement d'une exigence solitaire quant au langage ; une intense cristallisation de la charge qu'il peut soutenir.

Quoiqu'il en soit, et Lochac, qui écrivit à contre-courant, étant peu lu, le statut du monostiche reste incertain. Il n'est que de se reporter au passionnant ensemble publié par Raquel dans *Notes I*, pour constater bien des hésitations.

J.T.

MONOSTICHES (1)

LE CIPPE DU SOLFATARE

Le réel, canevas pour tout jeu romantique.  
Peut-être intituler l'ensemble : Solfatare.  
Hauteurs où l'instant flou montre qu'il est cristal.  
Assez fier pour aider à mes propres défaites.  
Goûtant, les poings liés, ma future victoire.  
Blessures, pourpres fleurs des résurrections.  
Partout une langueur qui se dissipe aux hymnes.  
Affligeants sont les cœurs malgré ce qu'ils déplorent.  
Lâche déconvenue ancre un grief de feu.  
Si tu veux, sois frivole : il n'est que buts sublimes.  
Donc, le jour s'éteindra, vide, sur la montagne.  
Au silence impassible arracher comme un pleur.  
Affinités de ciels et de désespérances.  
Monarque, une naïve ébauche du poète.

Je n'admets pas l'amour autrement que royal.  
Le plus beau de la gloire est son signe de tête.  
Le flacon de tout rêve a la mort pour capsule.  
Et dédaigne d'un cœur le don momentané.  
Jusqu'à l'éclosion des funèbres corolles.  
« Ceci : la foudre naît dans une nue obscure. »  
Un cirque désolé s'éveille au réflecteur.

### LE CIPPE SUR LA CIME

Le silence parfait ouvre un espace immense.  
Les consolations... (superflu que le reste !)  
Sous ce baldaquin bleu, semé de froids soleils.  
Or vous nous répondez, pitiés et nostalgies.  
Tout insensible, en bref, se découvre un grand sage.  
Fastidieux sommets sans nos sens émotifs !  
Tout au plus, crois la vie une école pour bêtes.  
Faux, qui ne satisfait aussi la conscience !  
O sinuosités du temps dans l'infini.  
Nébuleuse effeuillée au cours de mille vies.

Chargez-vous de la suite, inventives étoiles !  
Cime de l'Ararat, vermeille intuition !  
Chaos que soumettra notre clair d'existence.  
Nous serons, Saharas célestes, vos citernes.  
... Vomi le chloroforme éventé de la Mort...  
Le néant, c'est bien peu pour les hôtes d'un astre.  
Tout savoir qui rabaisse, au bout n'est que poussière.  
Puissest-tu m'accueillir, ma sœur Compassion !  
Seulement, la sierra s'efface, et brille l'Ourse.  
Immuable souhait, survis à l'espérance.  
Je ne bouge : j'attends qu'on me veuille vainqueur.

### LE CIPPE DE LA PARIETAIRE

Avec quelques galets, je m'adresse aux nuées.  
Moque-toi de la flamme, immortel grain de cendre !  
Mer, pleine de sanglots dans ta sérénité.  
Avion ou navire ou la monotonie.  
Tout se métamorphose au sens de l'ineffable.  
Au jardin abattu l'oiseau siffle un adieu.



Fantômes les plus doux sont les fantômes d'arbres.  
Adressons, de sa trace, une oraison au chêne.  
Jardins sacrifiés, je vous veux pour Eden.  
Et pour communiquer, nous avons les orages.  
L'inlassable plain-chant du regret, de la houle.  
Séparés, mais tous deux voguant vers Arcturus.  
Figurants du rivage, insulaire de drame.  
Vers l'anse où la tristesse assemble ses flotilles.  
Au suave alizé sourira la Douleur.  
Déposons l'ancolie auprès des asphodèles.  
Une carte du ciel nous tienne lieu d'Obole.  
De silence et de temps : galions pour le Styx.  
Voilier emportant le soleil dans les vergues.  
Puis la dernière fleur, une pariétaire.  
Cet intermède étrange appelé le Néant.

### MICRONES (1)

Qu'une consonance suffise.  
Gestes des ombres, aux veillées.

Longtemps se sont aimés nos doubles.  
Epouvantail, les sépultures.  
Burnous des routes ; champs de lune.  
Quand même suggestive zône.  
Le porche où le jour trouble échoue.  
Crique, un instant illuminée.  
De quoi plus tard conter aux morts.  
Du songe émerge la moraine.  
Pardonne, je pense aux jonquilles.  
Toujours mystique solitude.  
Site sacré par trois longs soirs.  
« Il va passer. — Quel vent ce soir ! ».  
Sceptique qui *crois* à la mort.  
Triomphe le temps, du temps même.  
Plus qu'un seul arbre sur le tertre.  
Nous laisserons parler la pluie.  
Il fallut vingt linceuls de neige.  
Autour de l'impasse, liesse.  
Aussi l'amère coloquinte.

Mentalement, la longue histoire !

Dès la première feuille morte.

Là-bas, les rainettes restées...

Logis natal. Soir dans les cuivres.

† MIL-HUIT-CENT-SIX-QUINZE — REGRETS.

Veuve, ta bicoque et la mare.

Demeurent, seules, les fumées

Un bon film : Dimanche aux bourgeons.

Cerisiers en fleurs des hospices.

L'objet veut devenir relique.

Chèvrefeuille au mur de jadis.

Rêve, au lieu de perdre ton temps.

Additif sacré des horloges.

En plein gazon d'un mercredi.

Echassiers sur langue de terre.

Vers, soufflés par les passereaux.

Même matin, dans une même allée.

« Retour de pêche » . — « Sfax » . — « Baigneuses » .

Neuf septembre. Liserons bleus.

Encore que subtilement.

Heures d'attente, mes calanques.

Lointain profil pour la métope.

Finir notre roman des nuits.

Sur le ponton ; sous les pétales.

Variante avec flamboyants.

« Et Perez ? — Mort à Tampico ».

« Quelles nouvelles des Pléiades ? »

Rebec, passe-pied, Sylvanire.

Où pépie encore le passé.

Retour. — Feuilles rousses. — Retour.

... nous remémora l'octobre.

Que toi, *nature cultivée*.

Adagio de la pinède.

En finale, le parhélie.

Scintillez, nos futurs soleils !

---

(1) Nous avons choisi de donner à lire trois cippes complets des « Monostiches ». Dans « Obélisque », nous avons puisé les « micronés », sans suite, dans l'ensemble du volume. Les deux ensembles formeraient un très beau petit livre : pour quel éditeur, en ce centième anniversaire de la naissance du poète ?

## CINQ POETES AMERICAINS D'AUJOURD'HUI

---

A l'occasion de la parution de *21 + 1 poètes américains d'aujourd'hui* (Edition Delta, Université P. Valéry, B.P. 5043 - 34032 Montpellier cedex) Rac Armantrout, Mei-Mei Berssenbrugge, Clark Coolidge et Michael Palmer, qui figurent tous les quatre dans cette anthologie, ont été les invités du Centre Littéraire de la Fondation Royaumont pour un séminaire de traduction qui s'est déroulé, du 28 avril au 2 mai 1986, à l'abbaye de Royaumont. Ont participé aux travaux de ce séminaire : Marianne Alphant, Jean-Pierre Boyer, Marc Chénétier, Judith Crews, Jean Daive, Henri Deluy, Claude Esteban, Vincent Dussol, Dominique Fourcade, Joseph Guglielmi, Emmanuel Hocquard, Rémy Hourcade, Philippe Mikriammos, Claude Richard, Claude Royet-Journoud, Catherine Schmitt, Joseph Simas.

Les poèmes qui suivent sont ceux qui ont été traduits collectivement, sous la direction de leurs auteurs, au cours de ce séminaire.

Joseph Simas, qui ne figure pas dans *21 + 1 poètes américains d'aujourd'hui*, vient de publier son premier livre. Joseph Guglielmi en donne la traduction de la première section.

## RAE ARMANTROUT

*RAE ARMANTROUT, considérée comme appartenant au mouvement L-A-N-G-U-A-G-E poets. est née à Valléjo, Californie, en 1947. Elle enseigne à l'Université de Californie à San Diego. Elle a notamment publié : Extremities, The Figures, 1978, The Invention of Hunger, Tuumba Press, 1979, Precedence, Burning Deck, 1985. Les poèmes Nécromancie et Sens sont extraits de Precedence. Les suivants sont inédits.*

### NECROMANCIE

Pavot sous un jeune  
poivrier, pense-t-elle.  
La Sirène chante toujours  
ainsi. Eclat  
morbide du singulier.  
Insister sur le mot exact  
comme pour faire amende honorable.

Idéale  
république des particules  
de poussière  
qui flottent en suspens.  
Ici les maussades  
en viennent à voir leur rancœur  
de modèles comme une pose.

Les flamboyants se couvrent  
de flammèches.  
Mais dans ce pays-là  
les hommes prisaien  
la virginité. Elle faisait  
la vaisselle dans une eau noirâtre  
couverte d'îles de mousse  
et chantait.

Des couples se prélassent  
dans d'étroites courettes clôturées  
tout contre le grondement  
d'une autoroute. Un immense pin  
à quatre cents mètres de là  
flotte. Difficile de dire où  
cela se passe.

Trois pauvres  
oiseaux de paradis  
en partant de la droite. L'insistance  
dans la précision  
n'est en fin de compte  
qu'hostilité. C'est  
un tout petit peu plus loin.

Intimité  
de la petite sirène.

## SENS

Des brindilles raidissent  
les doigts.

L'amour de la nature  
est traduction.

Assentiment secret  
figuré :

corroboration  
que l'on prend pour  
« comparse ».

Une scie trille,  
quelque part,  
et les jardins aussi  
tombent en terrasses.

o

L'accent mis par les oiseaux  
sur ce fil.

« Sans doute »  
rengaine sacrée des parents.

Grand écran.

Dehors,  
d'un autre côté,  
passent des voitures.

Guirlande de virgules  
dodues  
si vous voulez  
mon avis.

o

D'abord le (non) sens  
de l'orientation.

« De cailloux en grenouilles,  
et de grenouilles en princes  
qui dansent tout en rond  
et sont changés en cailloux. »



Bonne nuit !

La signification tend  
un bras en arrière  
comme une ballerine :

les torsades du bois  
dans le formica.

## MECANISME

On coud des intrigues au travers de la membrane d'un sommeil léger. Ça nous fait monter dans des camionnettes et sur des vélos, à la recherche de fantômes dans les rues de ma mère. Aptitude à voir les fantômes. Ou un truc américain introduit pour casser le fil du récit ?

Introduit par qui ? Des lignes imaginaires relient les points sensibles. Musique — enchaînement de soupirs angoissés. Renflements suspects. On dit que les bribes sont comme le rêve (qu'elles dévoilent ce qu'on réprime). Dans le langage du rêve, la zone de troubles est revenue sous les traits d'une pin-up avec des grappes de fruit sur la tête.

## PORTÉE

Là le nuage passe devant le nuage, et au-dessus, évoquant une profonde respiration, portée telle qu'une fillette se sentirait capable de quitter sa maison.

Haleine longue. Les oiseaux crachottent et coassent.  
Or la différence, explique-t-elle, est qu'elle ne perd plus  
conscience quand quelqu'un d'autre prend la parole.

Qui a éprouvé le vertige du rebond en voyant la mouche  
se poser sur la feuille ?

Qui a dit : « ce n'est pas naturel ? »

L'actrice — la nonne — le gosse — le portier.

On ressasse sans fin  
parce qu'elle a peut-être manqué sa réplique.

« Notion une et indivisible : puberté, banalité, paternité. »

## BOUCLES

1

Mettre les choses  
en relation  
quand je les veux  
permanentes.

Courbe  
du rosier grim pant  
vague dressées

2

Trafic  
d'excédents de sens  
très intense depuis peu.

Les ampoules s'allument  
sur la façade  
en forme de cactus.

3

Alternance  
binaire qui  
paraît  
onduler

résonances comme  
à partir de paliers successifs

4

Quand remarquer  
quelque chose au loin  
c'est recevoir un sacrement

Troc rituel.  
Des images de grands phares  
s'alignent sur les murs  
des banques.

## MEI-MEI BERSSENBRUGGE

*MEI-MEI BERSSENBRUGGE est née à Beijing, Chine, en 1947. Elle réside à Tesuque (Nouveau Mexique) et enseigne à The Institute for American Indian Arts, Santa Fé. Elle a publié : Fish Souls, Greenwood Press, 1971, Summits Move with the Tide, Greenfield Review, Press, 1974, Random Possession, I, Reed Books, 1979, The Heat Bird, Burning Deck, 1984. Les trois poèmes publiés ici sont inédits.*

## EMPATHIE

Dans un stade, ils reprennent tour à tour le refrain d'une chanson japonaise. Une lumière dure tombe sur les rangées de sièges, alvéoles d'un rayon de miel très fortement grossis.

Tout le stade ressemble à un rayon de miel, à un dôme géométrique retourné, concave.

Il lui dit : je suis là. Elle lui dit : où es-tu ?

Discours et pensée naissent simultanément sous forme de question hystérique. Toute idée est un souhait.

Courant descriptif ou réaction spontanée envers lui, le discours sert de point de départ pour révéler une histoire le discours sert de point de départ pour révéler une histoire en traduisant un souhait en désir, mais quand la pensée se fait réflexion, un problème d'interprétation se coule dans l'émotion elle-même.

La parole se fige, bien qu'on ne puisse jamais parler de répétition.

La parole est notation continue de courants parallèles de pensée et d'observations dont la substance est mise en cause par une sorte de pensée orale, ouverte et précise à la fois, mais tendue entre les idées et son sentiment de scandale à invoquer une personne réelle.

Il se fait ouverture ou regard, engendre ce regard auquel il est lié, liberté d'interrompre ou d'exclure, à l'intérieur du stade

dans une lumière si vive qu'elle aperçoit son cil, comme reflet d'un trait d'or derrière ses lunettes de soleil. De même, il ne faut jamais laisser la chanson menacer ce qui est dit dans la chanson, pour qu'elle tente d'accroître l'empathie envers ce qu'elle souhaite qu'il arrive, au lieu que le désir constitue la chanson.

## LE TAJ BLEU

Il y a votre « rêve » et ce qui est « possible »  
Parfois les qualités de votre propre labyrinthe  
n'ont rien de si horrible. Plus souvent les murs bleus  
pailletés de la maison craquent lorsque soudain la nuit  
la température tombe, ou lorsque le maçon emploie  
du plâtre au cobalt, qui ne résiste pas aux intempéries.

Votre client refuse le jardin suspendu, souvent  
par manque d'argent, ou alors il voudrait vous embrasser à l'aube  
et vous souhaitez dormir encore. Quelqu'un parfois  
exige des chanfreins impeccables, mais risque  
de n'avoir que du travail mal fait, ses façences  
attachées depuis longtemps.

Que le bord brisé qui les sépare soit un éclair  
ou une chute d'eau, et livrez-vous à un calcul : la distance  
entre vous et quelqu'un qui planerait dans l'air avec des ailes.  
Si vous passez une corde dans une poulie reliée à sa ceinture  
vous parviendriez au moins à hisser les fougères géantes.  
Qu'ils tombent, *on dira* que c'est de votre faute.

## ETENDUE D'EAU

Pour pouvoir faire de toi un microcosme, le centre et le symbole de cette salle comme un théâtre, où des centaines de décors peints se mêlent et s'entremêlent, afin d'exagérer sur scène les moments de joie ou de souffrance, plutôt que composer cinq odes brèves sur toi, pour porter les danseurs qui paraissent flotter sur le dos dans l'eau calme, comme dans l'empyrée. Pales d'un rotcr dans l'eau. Trois rochers émergent de l'eau, trois instruments mêlent leurs sons et répètent une gamme simple, mais certaines passions, le feu et les cataclysmes seuls les accomplissent.

L'orchestre cependant fait comme une clairière

quand Yang Kué Fe soupire, car on vient de lui dire que l'empereur la veut.

Il y a une ligne rouge sur les planches que je parviens à suivre dans les fumées ou le brouillard épais. Les épaules de l'homme sont à une autre échelle, comme si j'avais manipulé le champ d'une petite boîte, pour voir si la lumière peut me faire feuillage, en guise de châtement sexuel. La musique peut *prendre* le froid ou la chaleur qu'il faut comme caméïon bleus sur les branches de l'arbre,



comme si, perçant les feuilles, votre regard distinguait l'empyrée. Je peux retrousser ma manche et y faire fourmiller les détails du combat. Les couleurs, vues de loin, s'entremêlent aux nuances lisibles. Ici opère un art capable d'apaiser la passion dans un climat de pur simulacre, arpège obstiné de la dernière aria, comme une étendue d'eau qui est un morceau de soie blanche.

## Clark COOLIDGE

*CLARK COOLIDGE est né à Providence, Rhode Island, en 1939. Il réside à Hancock (Massachusetts). Parmi les nombreux livres qu'il a publiés et qui ont fait de lui un des « maîtres » des L-A-N-G-U-A-G-E poets, les derniers parus sont les suivants : Mine : The one that enters the stories. The Figures, 1982, Solution Passage : Poems 1978-1981, Sun & Moon, 1985, The Cristal Text, The Figures, 1986. Les pages qui suivent sont les premières de The Crystal Text.*

Il avait là ses choses à lui, qui attendaient...  
Elles avaient des possibilités d'action. Fallait-il  
les énumérer ou les laisser proliférer ? Comprendre n'a  
rien à voir avec tout ça. N'importe qui pouvait  
comprendre ce qu'il faisait. N'importe qui pouvait refermer  
sur elles la porte, descendre l'escalier, sortir  
et les laisser ensemble, là, intactes.

Quelque chose apparaît sur l'écran, des mots.  
Pour ton propre bien, tiens-t'en donc au sujet.  
Mais qui s'occuperait mieux de ces choses-là ?  
Elles se séparent et demeurent en l'état.  
Elles ne sont pas pour elles-mêmes un danger.  
Il avait pu penser que tout collait ensemble.  
Bien sûr, en parvenant à prendre ses distances.  
Non, rien qui ne vienne cette fois de l'intérieur.  
Intervalles aveugles.

Cette averse bleue et rouge de la nuit les surprit.  
Le lendemain, les explications habituelles.  
Ils ont vu. Mais les souvenirs qu'ils en eurent bien après  
sont les explications qu'ils ont eues juste après.  
Il faut n'y plus penser pour leur permettre d'être.  
S'agit-il plus ici que d'un nouveau pronom ?  
Une écriture qui ne touche pas aux choses. Dans la pièce

en désordre les choses purent engendrer son  
irritation à venir. Devait-il à  
jamais laisser toutes ces choses intactes là ensemble ?

On ne sait pas au juste ce qui a pu faire advenir  
certaines choses. C'est peut-être humain.  
Peut-être *rien* qu'humain. C'est peut-être de l'eau.

« Et si ça devait... » : mécanique à éluder.  
Une mère et sa fille. Une main sur cet air, qu'on ne  
voit que pour l'entendre.

La météo est à vous, se dit-il.  
Catastrophe ferroviaire. Baquet d'anguilles  
dans le désert.  
Les noms de lieux, pures distractions  
de toute clé du vouloir.

\*

Saisir les rapports des mots à la matière,  
à l'esprit, au procès, pourrait être la plus rude des tâches.  
La pâte. Le pire de l'hiver.  
Ce que je découvre en écrivant provient de la  
mixture, du mélange. Avant cela, nul nœud ne me meut.

Ne bouge pas. Même d'un millimètre de la certitude de son  
existence.

Mon imagination n'est pas assez pure pour présenter  
la simple image béatifique. Béatitude vautreée de l'image,  
massacre au bout d'un tuyau d'arrosage.

\*

« L'histoire tombe *au-dehors* comme la neige. »

\*

La pensée de lester les choses  
puis les rejoindre au plus vite.

\*

Je hais l'histoire car jamais en tant que vie elle n'est  
entrée dans le monde. Elle ne sait que se replier  
sur le bercail. Aucune tactilité,  
au proche extrême, dans ses boîtes noires. Moi, je voudrais  
sortir pour proclamer : l'Histoire  
du Monde. Il me faudrait un courant dans  
la tête comme ce cristal de quartz au rayon du soleil  
sur le bureau fait du bois qui s'ensuit. En quête  
de besoins, pas de ceux qu'on va écrire,

j'ai une petite tache brûlante de soleil sur le crâne et  
j'erre et je trébuche et, trébuchant, divise un  
marais. Je ne porte pas de gants car je tiens toujours  
un crayon.

Le monde n'est pas un laboratoire où cultiver des odeurs,  
ni une baguette magique à amplifier les mots d'ordre.  
Les collines interviennent, afin que le soir la moire  
du lac ne se casse. La place des mains  
est dans la bataille ou le plus sûr amour. Le minéral  
parfait est au feu. Le fonds et sa lumière.

Insensé, arriver à un sujet pour commencer.  
Je pourrais observer les étoiles au-dessus d'un dépôt d'autobus  
ou reculer devant la récupération de ma jeunesse. Je pourrais  
citer un arsenal, ou un mot que je ne voulais pas  
esquiver, dont les significations ne cessent  
de m'échapper : étude, ou bac à plante remisé,

marque déposée du parc, voiture doublant des vaches. Tu étais sûre de moi, alors ; sûre que de nouveau, devant toi, je m'inclinerais et porterais l'abandon des doigts entrelacés jusqu'au zénith. Ceux que n'étonnerait pas la vue d'une sorcière, mais qui recourraient à Hawthorne pour une consolation impure et une nature fourre-tout. Les livres en séchant deviennent plats comme le ciel et ne se retrouveront jamais dans ma ligne de mire. J'entortille mes chemises à la flamme d'une ambition émoussée. Il n'est pas de limites aux munitions trop mûres.

Tout cela, ici je le rassemble pour clore ce mouvement et le désastre de ses récoltes.

\*

La lumière m'a échappé, et maintenant les fenêtres vont s'emplir.  
Répéter c'est ajouter sans pour autant égaliser.  
Les noms des gens ne sont pas très bien vécus.  
Qui donc est entièrement *nommé* ?  
Je me reflète dans l'obscurité que le monde a fait de moi.  
Je suis fasciné par le soi tel qu'il existe sans être séparation active.  
Nous sommes contours entiers.  
Si je me tourne vers le sommeil le même être animera demain.  
Il n'y a pas de versions comprimées.  
Les cristaux sont le mur.

•

Tout ce que j'ai pu faire, en gros,  
c'est de leur présenter à tous le foutoir.  
Reconnaitre tout le peu de soi en chacun  
et le beaucoup de soi en quelqu'un  
L'amitié, éclair brouillé, note diésée.  
Dans la litière hâtive des restes  
bousiller les jalons jusqu'à aligner la lumière.

La puissante attraction mystique des choses,  
et maintenant, que penser ?

\*

Les œuvres de la consolation attendent leur relieur.  
Et cette attente est le lointain qui demeure.  
Pris dans le plus lointain carcan, les étoiles.

L'homme à la collection de souliers  
n'a de temps pour rien.  
Victime de l'étreinte et de la glèbe.

Brillante bruyère dans l'avenue des Rythmes.  
La célestite se cliquète contre la plus fine substance de l'air.

Cependant, sur des *miles*, nous nous consolons de pierres taillées.

Et quelque part un feu s'allume  
loin d'ici.

Comme la conversation traite  
des silences  
tu tripotes toute la partie  
de l'air, celle  
contre ton oreille

Les malentendus de la consolation  
bloque-flot  
de ton avenir plombé

Je mets le cristal  
contre mon front et tourne.

•

Mais qui voyait-on, là-bas, dans ces instruments  
à la lumière ? Je ne le savais ni ne le sais.  
Si je m'interrogeais peu, alors, maintenant je le fais.  
Mais il faut dire que je ne comprends pas plus qui *je suis*.  
Le présent fait de toi l'étranger, que  
tu n'as pas le charme de regarder partir.  
Comment puis-je même penser à moi, avec ma vieille pratique  
du jamais. Un miroir ? Fausse vue, toujours  
derrière le luisant de ses propres mains. Ecrire  
un long livre de rien « mais en regardant profondément en soi ».  
Je sens cette phrase tourner au sursaut du rire.  
Un dédain, non envers soi probablement, mais envers la  
possibilité d'une vue de soi. Y a-t-il là menace  
dans l'éclat noir d'un monde-couloirs d'étiages ?

Les gros livres ne sont pas pour les esprits ovales.  
Ecrire à la main n'est pas un cadre pour le moi.  
Mots d'un calibre choquant qui vous jetteraient  
hors de votre chemin le plus familier à coups de sabots.  
La prime abstraction du « on » semble nécessaire  
pour contenir le moi dans son cadre. Et une vie  
de phrases dans des pièces dont on n'a pas le plan.  
J'ai plongé sur toi, mon être, mais tu m'as effacé  
de tous mes miroirs. Dédain. Nul ne détient  
ni ne peut posséder un miroir, surface réfléchissante.  
Que j'arpente les couloirs et je verrai d'abord  
la lumière avant de pouvoir identifier ce qui au juste

la repousse. Cela n'est pas la connaissance, mais alors qu'est-ce ?

Je vois l'immensité du monde dans une corniche que je pourrais alors fourrer dans une poche ce dont le monde se fout. Combien de soupçons s'en trouveraient justifiés, là-dedans ?

Le cristal parvient vers une transparence dont s'approche mon miroir, avec ou sans face.



Toutes les choses recomposées par empreinte de la face marquée sur l'air. Ce qu'il en est, pas la moindre idée, et pas question d'en sortir. Image comme négatif arraché au monde « réel ». Imprimé sur quoi ?

Le vide de l'ignorance ? Je suis affublé de savoirs. Mais il est rare qu'ils permettent d'avancer. L'image est ce que j'ai oublié que le peintre apprécie. Elle échappe en volutes aux semblants du silence et aux nerfs inaccoutumés.

L'enflure est le produit du savoir et n'a pas de prise.

Le cristal change les facettes de l'air en eau stable.

Le quartz est le mot originel intact.

Quand je propose une lecture de poèmes, ce que je veux, c'est monter sur scène y tailler des arêtes vives.



Michael PALMER

*MICHAEL PALMER est né à New York en 1943. Il vit à San Francisco depuis dix-sept ans et il est, à ce titre, considéré comme un poète californien. Il enseigne la poésie au New College of California. Parmi les livres qu'il a publiés : The Circular Gates, Black Sparrow, 1974, Without Music, Black Sparrow, 1977, Notes for Echo Lake, North Point Press, 1981, First Figures, North Point Press, 1984. Le poème intitulé Le livre du Château jaune est extrait de First Figures. Les poèmes de Baudelaire series sont inédits.*

## LE LIVRE DU CHATEAU JAUNE

Ceci peut être vu comme un miroir placé contre la page.  
La montagne, nous y vivons, là un cirque, un triangle  
de côtés inégaux les jours où aucun soleil ne paraît.

C'est la vie dans le champ de la case du tout petit damier,  
particule de septembre, esquille de vie, ou liquide en bocal,  
et la neige est là pour le mois suivant, lumière facile à déplacer

mais pas à saisir. Le chat, sur le livre, a des puces.  
Le chat, lui, est réel et les puces sont réelles  
tandis que le livre n'est ni figé ni fluide.

Dès que tu fus partie une image se forma pour qu'on l'efface.  
D'abord un vestibule, puis gauche et droite identiques en apparence.  
Cette lettre-ci explique tout mais ne doit pas être envoyée.

Celle-là dispose des figures le long d'une colonnade sans fin  
qui passe insensiblement au rouge foncé. L'une fait semblant d'être  
ce que l'autre est. Le matin, les mains tremblent : signe d'une pensée  
en défaut.

Les flèches vous diront où les mots doivent conduire,  
d'un couloir à l'autre, semble-t-il. Les cheveux s'éclaircissent  
et les veines saillent un peu plus.

Qui aurait dit qu'il allait mourir dans la semaine,  
victime d'un fil qui se détend, ce système de la perception.  
Ainsi le château dominant la vallée et la plaine, les circuits logiques  
et autres trucs,

l'analyse constante, et tous les accessoires en prime.  
Ainsi encore la différence entre signe et soupir et les cloches signalent  
un retour.  
Le chien commande aux chèvres, l'homme commande au chien.

Il reste des arbres. Devrions-nous les compter pour décider aussi de  
leur sens,  
les traces d'une conversation peut-être ou un dessein plus vaste. On  
entre dans l'histoire sans rien entendre  
et on dort jusqu'au bout, indifférent aux mises en garde successives,  
fragments d'émaux cloisonnés, pieds de table brisés, lit à baldaquin.  
Ils sont là parce que les autres sont partis.  
Ce sont les acaillures d'une phrase sans appel.

## SERIE BAUDELAIRE

Elle dit : vers les ténèbres  
— presque une question —  
Elle dit : ne vois pas les choses,  
ce pont, n'écoute pas

Elle dit : détourne-toi  
Ne tourne ni ne retourne

N'ajoute plus une ligne au poème  
(Ou se pourrait-il que tu n'aies pas compris

comment le chant s'est désagrégé sous le regard de tous  
— c'était il y a des années)

Ne dis pas les choses  
(On ne peut pas dire les choses)

Le sol est lisse et rugueux, sec et mouillé  
Serre bien ton manteau bleu autour de toi  
(Il y a trois parties en toi)  
Je ne suis plus la même

Je ne suis pas là où je marche  
Suivie par un messenger hagard  
(Il a oublié son nom)  
Je marche et je ne suis pas là

Je ne suis pas quelqu'un sur ce chemin  
mais une figure de la marche  
figure qui se projette exactement jusqu'ici  
suivie par le messenger hagard

(Il a oublié son nom)  
Ne dis pas son nom à sa place  
N'écoute pas les choses  
(On ne peut pas écouter les choses)

Certaines histoires décousent ce qu'il y avait  
Ne regarde pas au travers d'un œil  
en pensant être vu  
Ne crois rien posséder

## SERIE BAUDELAIRE

Cher Lexicon, je suis mort en toi  
comme un fourmi-lion  
ou un lion dans une bouteille

Chère Lexia, pas de pensée

Cher Livre, jamais tu ne fus livre  
Panthère, tu n'es qu'une page  
arrachée d'un livre

Lac imbécile, tu as fait le malheur d'un livre

Chère Merline, très chère Lou, ici les rues  
ont leur totalité et leur fluidité  
comme un aveugle sur un manège

Jadis j'ai été un gentil garçon  
mais aujourd'hui je dors des heures d'affilée  
Neige, tu dois me servir d'oreiller

Chère Merline, très chère Lou, je vois un faisan sur la clôture  
pendant que j'écris ceci  
et que par hasard je vois brûler l'Afrique  
dans une brise rafraîchissante

Cité abjecte, dans le rêve de l'arbre était d'abord un mot  
puis il devint colonne dans de sombres arcades  
Quels signes faut-il faire pour le pair et l'impair

Cher George, salut !  
retrouveras-tu maintenant la mémoire

Qui est le un et qui est le rien  
dans ce jeu, demanda-t-elle  
Je n'ai pas compris la suite

Joseph SIMAS

*JOSEPH SIMAS est né à Handford, Californie, en 195... Il vit depuis plusieurs années à Paris où il dirige la revue Moving Letters. Les poèmes qui suivent constituent la première section de son livre Entire Days, publié par Burning Deck en 1985.*

## DES JOURNEES ENTIERES

### I

(La force de l'émotion)

La force de l'émotion s'accroît. Une litanie de formes.

Une éclipse sur l'horizon. Mains-d'œuvre. Le contour du sol, la pente douce des collines dans la distance.

La forme de l'émotion, épandue. Les différents niveaux du pays.

Les lignes se suivent hors de tout centre. La taille de toute ombre montante, de toute distance mesurable sur les terres.

\*

Le temps de l'émotion, son âge Une accumulation de rites particuliers.

Une suite de jours ou d'années. L'expérience à suivre certaines lignes d'ombre, et à se rappeler quand et comment on les avait tracées.

Le souffle de l'émotion, sa mesure. Le registre d'une ligne ou pensée.

Le temps pris pour être là. Une pause dans la période de l'union ou temps. Une erreur dans l'ère. Les errata intentionnels.

\*

Le spectacle de l'émotion, mouvant. Tout change dans la perspective possible ou objet.

Le pendule cassé. La gamme variée des prises nombreuses ou scènes. L'effort physique pour être là et de retour encore.

L'odeur de l'émotion, son invasion. Les rites autour d'une certaine mort.

L'air alentour brûle l'encens. Un espace entourant tout ce qui peut brûler — une flamme, une multitude. Comme reconnaître un nuage qui passe.

\*

La saveur de l'émotion qui déguise. Les différentes structures d'une foule.

La foi en un certain nuage. Une manière d'hésiter avant d'agir, de boire l'air ambiant devant la lampe.

La musique de l'émotion, plus intense. Les réponses possibles de la foule.

Une oreille contre le sol ou un avis entre mille.  
Un des possibles espaces où le bruit du bruit est plus dur ou le sol.

\*

La voix de l'émotion, brisante. Un signal ou son lieu sur la terre.

L'espace autour d'un bruit jusqu'au silence, et ce bruit encore. La ponctuation d'un écho répété à travers une étendue de terre.

Le sens de l'émotion, filtrant. Une des limites fichée en plein ciel.

Un écho à travers la foule, un drapeau dans le paysage. La mort d'un soupir, l'altération d'un cri.

\*

Le corps de l'émotion, en mouvement. Le passage à travers de nombreuses chambres. De l'une à l'autre.

L'art de la lutte avec l'ange, la nature des nuages  
qui passent. Planter les mots, cultiver la dissidence.

L'état de l'émotion, définir. La culture de tout pays  
et ses paroles.

Epeler un pays, son image réelle. Un fleuve à sec,  
une impasse. L'image entre fleur et terre, entre  
parler et langue.



***György Somlyó***

***Jean Tortel***

***Yves Boudier***

***Esther Teller mann***

## PARISIENS 5

/sur un dessin de Saint Georges, par S.N./

pauvre Chevalier  
   qui a dû triompher du dragon  
 pauvre dragon  
   qui voulait triompher du Chevalier  
 pauvre monture  
   qui devait les assister  
 pauvre lance aussi  
   fer dans une gaine de sang  
 pauvre scène  
   éternellement répétée  
 de la défaite en forme de victoire  
   de la victoire en forme de défaite  
 pauvres luttes héroïques  
   entre nous envers nous contre nous  
 à quelles péripéties nouvelles  
   vas-tu aboutir pauvre scène  
 dans quels autres sangs  
   plongeras-tu pauvre lance  
 vers quelles autres luttes  
   va-t-on t'éperonner pauvre monture  
 à quelles autres défaites  
   te verras-tu forcé pauvre dragon  
 quels autres triomphes héroïques  
   chercheras-tu pauvre Chevalier

## PARISIENS 6

Entre Quai de la Rapée  
et Gare d'Orléans-Austerlitz  
une fois le métro  
traverse la Seine au-dessus  
alors même parmi les docks  
les cales les grues les hangars  
il y a un moment de miracle  
de lumière d'eau et d'air  
comme si l'on vivait déjà  
dans l'univers souterrain  
d'un avenir d'où l'on aura surgi  
pour un instant incroyable  
de passé enterré  
qui ressuscite en nous

## PARISIENS 7

Tout nous arrive par *si*...  
tout nous passe par *sinon*...  
tout n'est que par hasard  
il n'y a pas de hasard  
tout hasard est au hasard  
si je n'y allais...  
si elle/il n'y venait...  
si elle n'en avait...  
s'il n'en voulait...  
si ce mot...  
sinon un autre...  
si la voiture  
était/n'était pas  
en panne...  
si l'un était en retard...

ou l'autre n'en était point...  
 si l'on était pris à...  
 si l'on n'était pas pris de...  
*Car le dessein des Dieux*  
*est invisible à l'homme*  
 /comme le dit Solon  
 traduit par Yourcenar/  
 et surtout quand ils  
 n'en ont pas du tout  
 quand c'est l'absence de desseins  
 qui est plus que visible  
 et pourtant tout est tel  
 comme s'il était ce  
 qu'il n'est pas  
 le hasard  
 porte le masque du dessein  
 le dessein celui du hasard  
 tandis que je traîne à Paris  
 précisément à Paris  
 à Paris au hasard  
 à Paris par dessein  
 je traîne de rue en rue  
 de rencontre en rencontre  
 par quels desseins  
 invisibles des Dieux  
 vers quels buts  
 de qui donc ?

---

(1) Ces poèmes du poète hongrois György Somlyo ont été écrit directement en français, en avril 1986.

INTERVENTIONS D'UNE TULIPE

Pour Raymond et pour George

Ce qu'on ne sait pas  
Pourquoi c'est plutôt

Là que non et bouge peu  
La feuille désalourdie

Paupière  
Ou mouvements troués  
Dans la floraison lente comme  
Au réveil le corps

Plusieurs taches  
Attestent le toucher  
Profond pour que le jour compose

Blanc dans quelque vertige son disque

Réinvente le nu  
Contradictoire à travers  
Des hasards qu'exaspère  
Le jaune tournoiemment d'un souci.

Circulaire c'est blanc                    le mur  
Le cerisier le ciel                    la lune  
Aussi dit-on      mais plus loin

Provisoire.

La terre est sans issue  
Malgré la haie ouverte par les chiens  
Malgré les taches tournantes  
Qui sont des corolles

Enroulée au ciel nu mais blanc.

La fleur hors de ce là dérange.

Elle persiste au vent se montre  
Séparée                    creuse  
(Ouverte ou close) courbe.

Elle balance une chair innumérable  
Un corps jamais exactement nommé

(Ce qu'on regarde)

Dans l'air                    couleurs  
Issues d'un filtrage  
Souterrain                    graine  
Ou (tulipe)      bulbe  
Enfoui dans l'hiver.

La hampe surgit  
Très claire hors de la touffe  
Porte un éclat.

Exagère la corolle unique  
Parfois veinée                    verticale aussi.

Intacte en apparence sauf  
Que l'objet s'entrouvre.

L'œuf lumineux désigne  
Sans doute pour se désigner  
C'est noir                    au fond  
Du corps un autre éclat

Fortuit comme un gouffre  
Montré                    peut-être humide  
Atteint par la chaleur  
Livré au dard.

Tulipe et (bien sûr) réceptacle.

Solitaire au sommet  
Pour contenir l'inverse  
Nuit de la profondeur            tache  
D'encre                    cire figée            empreinte  
De son secret double sexe visible  
Qui la pourrit et qui la perpétue.

Elle écarte et referme le creux  
De sa courbe respire ainsi

Soumise au tremblement  
Ou quand la goutte épaisse est pour  
Le prétendant mort frelon  
Noir et jaune.

C'est un vase parfait certains  
S'ouvrent au grand du jour  
Pour qu'on les voie

Par le haut quand l'ovale toujours  
Un peu humide s'interrompt  
Pour désigner la tache l'œil

Exige et se penche la main  
Touche plus rarement.

\*



Autrement dit vase au fond noir la fleur  
Avant la dispersion secrète  
La tache qui l'écrira  
Et qui la tue  
(Poils et capsule renflement  
Poussière projetée.)

Masque ou substance au plus bas  
Du corps elle fascina comme  
Une obscure nudité  
Par son glaci.

(La tulipe est tachée plus large  
Que d'autres fleurs dans le calice  
Plus noir aussi.)

Autrement dit c'est noir

(Je parle  
D'une corolle vibratile  
Qui s'ouvre pour qu'on regarde)

Au fond de quelque jaune traversé.

Le corps désigne la tache  
En respirant.

L'œil voit le noir  
Enfoui dans la couleur.

Autrement dit le trou  
Au-delà de toute rétine.

Le regard est beaucoup plus lent  
Que les passages.

Les mots sortent plus lentement  
De leur trou que le regard  
De sa boîte.

L'encre encore plus  
Lente dans l'empâtement.

Un peu de velours  
De poussière ce rond  
Au fond de la courbe.

un peu

Lisse comme un œil

Sans cesse pénétré pompé  
Par le frelon qui le recouvre  
Et tremble là dedans.

C'est le jour

D'approcher la fleur                    de boire  
Un intérieur assez mystérieux

Assez évident pour que  
La lèvre succombe

Pour qu'un suintement durable  
Remonte les pétales            accepte  
L'oscillation d'une chair incertaine  
En forme de creux.

★

Elle s'ouvre jusqu'à  
Défaire son noir.

Propose au soleil  
Quelque chose qui lui ressemble.

Elle attend  
L'impossible attaque.

L'insecte désarmé  
L'aiguillon perdu.

Soudain ternie quand  
La tache se résorbe  
Pour en finir elle jette  
Des grains jaunes

Affaiblie par l'exhibition  
Qui fait pencher la hampe

Déchue avant que  
L'été la désagrège

Plus rien qu'une capsule  
Qui tombera.



Quand c'est tombé  
D'un peu plus loin peut-être et négligeables  
Que là où s'entassèrent  
D'autres pétales

(Parce que renversés  
Par le vent du nord)           là devant

Ça pourrit sur les dalles  
Ou s'amenuise  
On ne sait pas.

Reste le reste                   et tout  
Ce qu'on ne balaie pas

(Car c'est trop lourd  
Ou ça colle                   et jaune  
Au jour surchargé.)

Un peu malpropre           un peu  
Epouvantable mais c'est là

Ça reste.  
Le plâtre sur la vitre  
Insectes pétales  
Ecrasés doucement.

(SCENE NATURELLE)

II

Sois un miroir	pour toi même
La musique	ne peut sublimer
La page	mal tournée.

Ne pense pas	cela possible
Tu sombrerais	un peu plus encore
Elle se joue	dans ce geste

Etre heureux	ainsi le regard
L'amour.	Es-tu allongée
vers mon corps	assis

III

Ne tremble	plus
Sans mouvement	aller à soi
Se doit	de l'être

La respiration	respire
Tourne	du temps
Plus lent	Plus vif

Ne pleure pas	j'ai senti
Un instant te	perdre
Je ne savais	pas tes larmes

IV

Encore trois levées  
Une voix encerclée  
Reprise, elle

vers le silence  
éclats de verre  
trembla.

Son linge  
Boucle  
Puis le ciel

son aisselle  
forte  
entre ses mains

Parfum  
Serrée contre  
Une fois

Une  
moi encore  
cassa.

L'ORDRE HUMAIN

Elle le confond  
à une page noircie.  
associe l'austère à la parure.  
— Ou bien illustre la même trajectoire.  
— Mais l'aisselle est plus blanche.

Elle parle  
avec l'eau renversée :  
— Prise de vue  
impossible.

Il n'y eut pas d'autre témoignage.

Parodie d'un temps circulaire.  
— Elle oublie le point de pendaison  
le recours  
à la nudité de l'air.



Le si grave de son registre.  
Une chute de l'extrême.  
Ce bref motif de l'homme  
joué à l'envers  
sera son rythme exact.

Rétrécit la scène pour un seul personnage.  
La douleur se divise ainsi :  
contre le courant la chevelure de ses deux sœurs.

« Ce sombre tête-à-tête devait prendre fin. »

Elle entendit  
la dispersion des sons.

Serait plus simple  
en langage de clavier.  
Il n'acheva pas.

Le soir du même jour le monde visible  
avait plus de force qu'à l'ordinaire.

L'oscillation de l'ordre humain et de lui-même  
tisse un fil  
entre un arbre et lui.

De nuit blanche en nuit blanche  
il apparaît sous la poudre.

MON DORMEUR, Jean-Claude Montel, Ryōan-ji. (Couverture composée par Jean Gaudaire Thor).

Le livre s'ouvre sur une longue phrase de Gaston Planet aux points de *suspension* de laquelle répondent, jusqu'à l'envoi final, quelques cinquante pages de J.-Cl. Montel. Un petit livre, oui, Une ponctuation intime où le geste du peintre disparu se réincarne dans cet autre cadre — paysage — investi et défini comme tel par les mots, les phrases dont la pudeur spatiale refuse la pleine page.

*« Comment pourriez-vous imaginer ce qu'il y a dans la pensée de quelqu'un d'allongé les yeux fermés, à moins qu'il s'agisse de vous-même, et là vous allez lutter parce que ne sachant pas écrire... »* (G.P. page 7).

Ce à quoi le livre répond dans la mutation qu'il opère : *Mon dormeur* s'entend alors autrement. Le conditionnel de la citation inaugurale (*« Tout est là car ses pensées, au cas où il aurait les yeux fermés, mais resterait éveillé, seraient vraiment ce qu'il faudrait raconter »*) (idem), libère cet espace de lumière que la paupière à peine close tente de préserver avant l'autre monde qu'est pour le peintre l'obscur.

Montel capture ce trait lumineux et lui invente un avenir. Il veille alors au fil des pages à ne rien masquer, ne rien coder par l'écriture à peine remise de la dernière décennie : porter la trace (l'affect) plutôt, identique en cela au scribe, hors de l'idée contemporaine de palimpseste. Il tient (une) parole comme le musicien tient une note, restituant à l'émotion l'idée de serment (p. 50).

*« Etait-il là, lui déjà, ou l'imagine-t-il seulement pour le faire autre ?  
Ecrire : soi. Cette vérité s'épuise faute d'un récit.  
Ne pas y croire, Fable d'images en pleurs.  
Il s'appelle : répétant d'autres fins. Dans le blanc,  
plus petits encore. Enfant.  
Le temps qu'il faut. »* (p. 14).

La métaphore du dormeur éveillé (celui qui veille en moi / sur moi) garde sa force car Montel en révèle la loi. dans la distance et le déplacement qui la fondent comme figure.

*« Il ne resterait presque plus rien du paysage entré dans la page d'un seul coup par les yeux des mots de la langue. Et presque plus rien de toutes ces années pendant lesquelles il fallut apprendre à se passer des corps, des gestes, des visages, des mots eux-mêmes puis les effacer tous. Maintenant le peu de ciel, d'écume, d'écorce, de lichen et de pierre qui persiste leur en tiennent lieu. Comme s'il ne pouvait plus s'agir que d'un spectateur et de son histoire. Mais cela même n'étant pas encore attesté, il conviendrait de revenir en arrière. A cet endroit précis. »* (p. 31).

*« Comme il ne peut tenir longtemps debout ou assis, il s'allonge sur le côté droit, un bras sous la tempe, l'autre libre et suit le petit torrent cet été-là de grande sécheresse. Il voit le jeu lent et compliqué de la couleu-*

vre autour de la branche de coudrier qui n'en finit pas de se déprendre, se désenlacer au-dessus de la truite prisonnière et immobile au creux de la souche. Il voit cela pendant des heures. » (p. 45).

« Et toi mon cœur pourquoi bas-tu  
Comme un guetteur mélancolique  
J'observe la nuit et la mort »

répond dans notre mémoire cet autre homme de veille, Guillaume Apollinaire.

Yves BOUDIER.

JACQUES RÉDA par Jean-Michel Maulpoix, collection « Poètes d'aujourd'hui », éd. Seghers.

Escorté par deux phrases empruntées à Blanchot et à Gracq, guidé par Jean-Michel Maulpoix pour son introduction (*Le désastre et la mer-veille*) et le choix des textes, Jacques Réda fait son entrée dans la collection « Poètes d'aujourd'hui ». Aimable consécration qui s'offre comme une halte tranquille et familière (discrète, précieuse) sur la route du poète. On sait de plus que l'accueil y est souvent à la mesure de l'hôte : C'est le cas. Excellente occasion enfin d'en finir dès le début, par métaphore interposée, avec « le même contresens paresseux que celui qui contribua à maintenir dans l'ombre l'œuvre de Cingria. Tracée à grands traits, la figure bonhomme du jazzophile piéton de Paris, pittoresque poète du bitume et des talus, du solex et du tabac, tend à éclipser les ambiguïtés de son œuvre ».

Maulpoix reprend donc à la source la place singulière qu'occupe Réda, à distance ironique de la « modernité » et des débats sur la quintessence... Péremptoire, impatient ou amusé, Réda dit d'ailleurs clair et net que ce débat le bassine de plus en plus : « Il me semble que la poésie se prouve d'elle-même ou qu'elle n'existe pas ». C'est qu'il est pris dans cette tension entre la conscience qu'on est poète toute sa vie, « mais en négatif le plus souvent, dans l'attente et dans l'inquiétude », et ce constat à peine amer : « Poète, on ne l'est guère que quelques années dans une vie et, durant ces années, quelques mois ou semaines (je dirais volontiers : minutes) ; qui plus est sans pouvoir sur le retour de ce sentiment qui nous exclut ». Quoi qu'il en soit, l'évidence est là qui s'impose comme un regret irratrapable : « il aurait fallu ne jamais commencer ».

Probable. Nous ne regrettons pourtant pas le commencement de Réda, non plus que celui de Maulpoix qui traque avec une sensibilité exacte sur quel fondamental désastre (le désastre d'achèvement d'un livre, tout d'abord) le poète prend appui, et qui sait relever *en Récitatif* (récit. récit.) le point névralgique de cette œuvre plus tragique qu'il n'y paraît, comme douloureusement compromise avec la mort, mais à ce titre aussi, plus drôle qu'on ne le dit. La poésie de Réda circule autour de son centre introuvable, pure parole d'amour, et, pour finir, pur hommage de la poésie rendu à la poésie : « Mon parler c'est à vous que j'écris, à vous ma langue, et j'ai douceur de ne pouvoir m'y prendre que par vous » (*Celle qui vient à pas légers*).

Passeur de l'anonyme comme tous les créateurs dont la tâche est de regarder, de transcrire, « de voir, de décrire et de balayer en somme sans excès de zèle, mais avec conscience, comme ce collègue Noir » affairé à régler sa portion de rue, son territoire, Réda parcourt en « piéton de sa propre langue » les banlieues, les chemins ou les pays du jazz en ruine. L'expression de Maulpoix est heureuse. Aisé, pénétrant, plus attentif à la disposition du « sujet » qu'aux cadences et à la respiration de la phrase ou du vers chez Réda, plus sensible à sa vraie gravité qu'à cette délicieuse légèreté qui la travestit sans pourtant la masquer, son commentaire est une ouverture bien ajustée à l'œuvre dont les fragments sont choisis avec goût. Même les étonnements y sont justifiés. Ainsi de l'absence de la fin du *Récitatif* (le poème pas le recueil du même titre), bouleversante, définitive, que Maulpoix cite dans *Le désastre et la merveille* et qu'il ne reprend pas dans le choix final, qu'on ne peut, encore une fois, s'empêcher de relire comme ce livre nous invite à le faire de toute l'œuvre :

« alors n'ayez pas peur, écoutez-moi, faites vite, glissez-vous, mettez simplement un peu d'air dans une boîte d'allumettes et posez-la dans le courant d'un ruisseau qui n'atteint la mer que noyé dans l'oubli, dissous dans la force étrangère des fleuves, et s'il vous plaît dites que c'est mon âme d'image qui vous aime et qui morte s'égaré entre les murs, contre l'œil fixe, toujours plus loin de vous, de moi, de tout pour vous rejoindre ».

Francis MARMANDE.

JACK THE RIFFER, Jacques Réda : « Jouer le jeu » (L'Improviste II, Gallimard), « L'Improviste » (Gallimard).

J'ai quatre-vingt huit bonnes raisons d'aimer Jacques Réda mais bien sûr. le temps et la place manquant. je ne les dirai toutes. Par l'esquive même, il me plaît de saluer son goût essentiel (bougonnerie lucide. non-alignement rigolard) de l'écart et des traverses : des chemins trop embroussaillés, abandonnés, pour que les cavaleries s'y engouffrent.

Braconnier critique, Jacques Réda parle au temps et aux objets qui s'y voilent un peu, les réchauffe comme un verre empli d'un alcool rare, et négligé (ou méconnu) Jimmy Jones ou Oscar Peterson, en somme, *sur la touche* autant l'un que l'autre, puisque les trompettes de la renommée peuvent aussi sûrement vous détourner des palais délicats que l'obscur et méthodique attention à l'excellence.

Réda-lézard musarde et baguenaude loin des derniers bruits. On peut lui en faire grief, et croyez bien que tels bons esprits des lendemains du jazz qui chantent ne s'en sont, à leur belle époque, pas fait faute. Aujourd'hui qu'ils courent d'autres lièvres (prenant parfois, dans l'enthousiasme qui leur reste, l'ombre des oreilles pour une auréole), lui, continuant de pas lire les bulletins météo, tisse en douce et prend de l'avance. Vieille lune ? Pourquoi pas : la nuit serre le crépuscule et installe sa propre clarté.

Je parle de crépuscule à dessein : Réda s'est un jour qualifié (s'associant alors à Michel-Claude Jalard) de critique d'un âge crépusculaire du jazz, le lisant comme lumière déclinante (les premières pages de *Jouer le*

jeu rappellent cette position) et reconnaissant dans son estompe (dont il lui arrive de faire son sujet) l'origine de ses lignes. Mais là où d'autres sonneraient le tocsin, distribueraient des colles ou invoqueraient d'improbables sauveurs (patriarches ou enfants prodiges), Réda accepte, s'installe, et prend plaisir. D'une esthétique finissante il ne se lamente pas, mais jouit, sachant que la mort, reconnue, conditionne et justifie son amour du pulpeux (de l'expression) et de l'exactitude (de l'approche). Tenant d'une prose nette et fruitée, et savante délicatement (elle informe sans lourdeur; c'est le privilège de la vraie compétence), Réda est aussi, en matière de critique de jazz, pour cela même et parce que le démon de l'analogie le tenaille, l'un des très rares auteurs de système d'aujourd'hui (n'en déplaie à son refus de saluer les couleurs) écoutant et traduisant en quelque sorte, dans l'humilité de cette fondamentale position d'écoute et l'équivalence problématique, sinon impossible, du langage à ce que les notes elles-mêmes ne peuvent retenir

A ce jeu de patience et d'adresse, il travaille alors la tournure et le trait, un infime hoquet de ponctuation valant pour lui la suspension d'attaque d'un George Shearing. Rhétoricien si l'on veut — si l'on comprend dans le terme l'usage d'un lien à la langue qui pallie le tragique par la substance de la prononciation —, mais je dirais plutôt : riffeur, phrasant ce qu'il lit et entend alentour et ciselant son thème, ses reprises et incises du petit jeu de déplacements, de dictions mineures dont le jazz a fait notre nécessité.

Jacques Réda, du fond des vieilles malles et comme nul autre, écoute, reprend, et dicte. Pour nous qui tentons encore la critique — inconsidérément peut-être, et certainement en relation masochiste à la déconsidération —, il est, élégamment tatillon et d'échappées désinvoltes, un indispensable premier alto.

Christian TARTING.

## DES REVUES

La société des Amis de Louis Aragon et Elsa Triolet (Charles Dobzynski, 86 rue de la Jarry, 94300 Vincennes) dont Philippe Soupault et André Masson sont les présidents d'honneur, Jean Ferrat le président, Charles Dobzynski le secrétaire général et Bernard Gulon le trésorier (abonnements à son adresse : 16 rue Lacépède, 75005 Paris), publie un journal : « *Faites entrer l'infini* ». Dans le premier numéro : des interventions de Ch. Dobzynski, Edmonde Charles-Roux, Charles Haroche, Léon Robel, Lydia Babilas, Dominique Grandmont, Mireille Hilsum, François Buot, et un texte inédit d'Aragon.

PO&SIE. N° 37, c'est le numéro du dixième anniversaire : une présentation de Jorge Perez Roman, et Robert Graves, Vadim Kozovoï, Petr Kral, Andrea Zanzotto, traduits par Robert Marteau, Jean-Claude Marcadé, Philippe Di Meo, et de nombreux autres textes dont un « Prologue à l'Œuvre des Mers » d'Eugène Nicole (Editions Belin, 60 F).

COURRIER DU CENTRE INTERNATIONAL D'ETUDES POETIQUES. N° 169, consacré à Antonin Artaud, avec une « Lettre à un ami » par Paule Thévenin (Centre d'études poétiques, bibliothèque royale, boulevard de l'empereur, 4 - 1000 Bruxelles, Belgique).

**MATIERES**, revue publiée par « Verso », 15 boulevard de l'industrie, 01600 Trevoux, N° 6. Des poèmes, une chronique des revues, des notes (30 F).

**NOIR SUR BLANC**. N° I. Littérature, Peinture, Photographie, Cinéma. Beau premier numéro, presque luxueux. Une série d'Umberto Saba, en bilingue, traduction de Bernard Siméone, textes, poèmes et illustrations de Jacque Abeille, Jean Le Gac, Philippe Arbaizar, Siegfried Plumper-Huttenbrink, Charles Juliet, Christian Bobin, Joël Vernet, Michel Butor, Pierre Péju, Paul Placet, François Augiéras... (27 rue Descartes 75005 Paris, diffusion Distique).

**PLEINE MARGE**. N° I. Aragon, Marie-Paule Berranger, Jean-Claude Biraben, Marguerite Bonnet, André Breton, Pol Bury, Jacqueline Chénieux, Ingrid Eberz, Paul Eluard, Robert Lebel, Michel Leiris, Alain-Pierre Pillet, Dominique Rabaté, Paul Valéry... (Martine Robineau, 3 rue Friant, 75014 Paris - Éditions « Le temps qu'il fait », 20 rue du Clos, 16100 Cognac, Diffusion Distique).

« **POLYPHONIES** », revue trimestrielle de poésie (Pascal Culerrier, 8 rue Severo 75014 Paris) a publié trois numéros. Aux sommaires, diversifiés : les beaux sonnets de J. Brodsky « à Marie Stuart » (dans une adaptation comptée et rimée de Claude Ernoult), D. H. Lawrence, Sayyab, Auden, Montale, Pascal Culerrier, Patrick Pigué, Richard Rognet, Jean Orizet, Guy Jannin, Jean L'Anselme, Jude Stefan, Claude Vigée, J.-C. Renard, Claude Ernoult F.-J. Temple, André Liberati, etc... La revue, tout à fait intéressante, est correctement présentée. Elle comporte des illustrations.

**GRANDE NATURE**, n° 2, printemps-été 1986 (Éditions « Grande nature », A.E.P., Collectivité pédagogique de Vercheny, 26340 Saillans). Joliment présenté, avec des illustrations couleur (dessins, lavis, aquarelles) de Pierre Ardouvin, Alain Gunst, Daniel Nadaud, ce numéro est consacré à « La Voix de l'Enfance ». René-Guy Cadou, Marcel Béalu, Jean-Loup Trassard, Louis Calaferte, Sylvain Dubois, Patrick Fréchet (un des animateurs de l'entreprise) donnent des textes de qualité. Trois poèmes de Jean Follain se distinguent. Ça n'est pas une surprise : c'est encore l'évidence. Deux « à propos » de Gil Jouanard les accompagnent : Canisy, lieu-dit Jean Follain.

**CAHIERS TRISTAN L'HERMITE**, n° VIII, 1986 (Rougerie). Sur le thème « Tristan et la mélancolie », des contributions de Patrick Dandry, Madeleine Bertaud, Nicole Mallet, Claude Abraham. Amédée Carriat (secrétaire de l'Association des « Amis » du poète du « Promenoir ») publié « Les Forges d'Antoigné », stances attribuées à Tristan, et s'interroge.

H.D.

## NUMEROS DISPONIBLES

47. QUEVEDO, ESPRIU, SNYDER — ESPAGNE, LES TOUT NOUVEAUX.
49. COMMUNE DE BUDAPEST : 1919 — *G. Lukacs.*
53. L'IDEOLOGIE DANS LA CRITIQUE LITTERAIRE.
54. S. TRETIAKOV : FRONT GAUCHE DE L'ART — REALISME SOCIALISTE — JOSE BERGAMIN.
56. POESIES U.S.A.
57. CHILI — ANGOLA — ESPAGNE.
58. POETES PORTUGAIS. — B. BRECHT.
66. POETES BAROQUES ALLEMANDS — G. TRAKL — JEAN MALRIEU.
69. POESIES EN FRANCE (2).
70. POEMES DES INDIENS D'AMERIQUE DU NORD.
71. LE PRINTEMPS ITALIEN, poésies des années 70.
72. AUTOUR DE LA PSYCHANALYSE.
73. BAROQUES AU PRESENT.
74. AVEC ANNE-MARIE ALBIACH.
75. TROBAIRITZ : Les femmes dans la lyrique occitane du Moyen Age.
76. PHILIPPE SOUPAULT. — POETES IRANIENS. — GERTRUDE STEIN.
77. COMMENT NOUS ECRIVONS et ensemble IOURI TYNIANOV.
78. POESIE LIBRE ARABE AUJOURD'HUI.
79. VINGT-CINQUIEME ANNIVERSAIRE.
80. LANGUE MORTE.
81. QU'EST-CE QU'ILS FABRIQUENT ?
- 82-83. AVANT-GARDE, POESIE, THEORIE. — POESIE EROTIQUE DE GERTRUDE STEIN. — NOUVEAUX POETES DES U.S.A.
84. LA POESIE, LE VERS : G.-M. HOPKINS.
85. POESIE EN JEUX : L'ECOLE, L'ECRITURE. L'OULIPO.
86. AMOUR AMOUR.
87. CLAUDE ROYET-JOURNOUD.



88. POESIE-PERFORMANCE.

89-90. DE L'ALLEMAND : H. Heine, B. Brecht (inédits en français), P. Celan (inédits en français), S. Hermlin, E. Jandl, H.-M. Enzensberger, H. Heisseinbüttel, H. Müller, P. Rühmkorf, V. Braun, O. Pastior, P. Wiens, R. Priessnitz, G. Kienert et de nombreux autres poètes de langue allemande (R.D.A., R.F.A., Autriche, Suisse), présentation A. Lance. Et : Jean Tortel, A.R. Rosa, B. Noël, H. Deluy, P.-L. Rossi, M. Delouze, A. Rapoport. Ch. Tarting, F. Leclerc, H. Kaddour, Ch. Gambotti, Bl. de Prevaux, G.-B. Percet.

91. AVEC COBRA : Poètes expérimentaux des Pays-Bas.

92. QUATORZE POETES D'AMERIQUES LATINES.

93. QUATORZE POETES DU QUEBEC MAINTENANT.

94. TROUBADOURS GALEGO-PORTUGAIS.

95. ALAMO - Littérature, Mathématique, Ordinateurs.

96-97 JEAN TORTEL : Etudes, poèmes, critiques, textes, photos, dessins, notes, inédits, recettes, témoignages, entretiens, etc. : G. Arseguel, J.-P. Balpe, A. du Bouchet, P. Chappuis, N. Cendo, G.-E. Clancier, A. Coulange, L. Decaunes, H. Deluy, Ch. Dobzynski, J. Dupin, Cl. Esteban, D. Esteban, P. Getzler, L. Giraudon, J.-M., Gleize, J. Guglielmi, Guillevic, E. Hocquard, Ph. Jaccottet, R. Jean, G. Jouanard, M.F. Jouannic, F. de Laroque, P. Lartigue, J. Laude, G. Mounin, S. Nash, G.-D. Percet, L. Ray, R. Regnaut, M. Ronat A.R. Rosa, J. Roubaud, Cl. Royet-Journoud, R. Sabatier, J.-L. Sarré, J.-L. Steinmetz, J. Todrani, Toursky, F. Valabrègue, B. Vargaftig, A. Veinstein...

98. JAROSLAV SEIFERT. — POETES DANOIS D'AUJOURD'HUI.

99. DE LA SEXTINE : un vaste panorama réalisé et présenté par Pierre Lartigue, avec des sextines de : Bertolome Zorzi, Pietro Bembo, Scipione Agnelli, François Pétrarque, Salomon Certon, Montemayor, Lope de Vega, Luis de Camoëns, Barnaby Barnes, Martin Opitz, Andreas Gryphius, Ezra Pound, Louis Zukofsky, Elisabeth Bishop, Joan Brossa, etc... *Textes et poèmes* : Anne-Marie Albiach, Claude Adelen, Joseph Guglielmi, Claude Jallamion, Lionel Ray. *Gaston Massat* : poèmes, présentations Armand Olivennes et Lucien Bonnafé.

100. LE TANGO

102. PIERRE REVERDY : H. Deluy, J. Garelli, J. Guglielmi, G. Jouanard, P.L. Rossi, J. Roubaud. Et : Y. Bergeret, Y. Boudier, Ch. Dobzynski, Marie Etienne, J.L. Herisson, A. Lance, Ph. Longchamp — *Tom Raworth, Dylan Thomas, Catulle, Andréa Zanzotto.*

103. 1930 : POEMES D'OUVRIERS AMERICAINS. Henri Lefebvre. Et : Peretz Markish, Hain Vidal Sephiha, Clarisse Nicoïdski-Abinum, J.-P. Balpe, H. Deluy, J.-Ch. Depaule, J. Garelli, B. Noël, A. Olivennes, J.-M. Raynaud.

104. FERNANDO PESSOA : Poèmes, textes, lettres, inédits en France. Présentations : Emmanuel Hocquard, Pierre Hourcade, Rémy Hourcade. EZRA POUND : Les deux « Cantos » non publiés. Et : Marcelin Pleynet, Claude Delmas, Maurice Regnaut, Jean-Louis Giovannoni, Olivier Cadiot.

## *Des mots à ne pas oublier*

*Primesautier* : spontané, vif.

*Obombrer* : couvrir d'ombre.

*Blandice* : charme, séduction.

*« Toutes les blandices des sens et toutes les jouissances de l'âme »*

Chateaubriand.

Petite rubrique ouverte à nos lecteurs : un ou plusieurs mots peu utilisés, que vous aimez, avec, si possible, un vers dans lequel ce mot est employé.

---

# action poétique

Abonnement  
ou  
Réabonnement

Nom, prénom, adresse : \_\_\_\_\_

---

Je m'abonne pour \_\_\_\_\_ an (s) à la revue

France - 1 an (4 n<sup>o</sup>) 160 F — 2 ans (8 n<sup>o</sup>) 290 F

Etranger - 1 an (4 n<sup>o</sup>) 250 F — 2 ans (8 n<sup>o</sup>) 450 F

Pour l'Etranger : la revue ne peut accepter les chèques libellés en devises étrangères.

• Je désire également recevoir les numéros suivants (voir la liste des n<sup>o</sup> disponibles : \_\_\_\_\_)

— Je vous adresse la somme totale de \_\_\_\_\_ F

Action Poétique, C.C.P. 4294-55 Paris.

Rue J. Mermoz, Résidence La Fontaine au bois n<sup>o</sup> 2,  
77210 AVON.

## LIRE

*Louis René des Forêts* : Les Mendiants, éd. définitive — Gallimard.

*Basil Bunting* : Poèmes — in'hui, Trois Cailloux.

*Ezra Pound* : Les Cantos — Flammarion.

*Jean Tortel/Paul Lombard* : Toursky — Seghers.

*Yves Ruper* : La dure cécité du paysage — Portail.

*Les cent plus beaux sonnets*, choisis par Marie Letourneur — Cherche-Midi.

*Paul-Jean Toulet* : Œuvres complètes. édition présentée et annotée par Bernard Delvaille.

*Gérard Arseguel/Alain Coulange* : Se pencher pour continuer à vivre — Lobies.

*Gyorgy Somlyo* : Que cela, poèmes 1962-1985 — Belfond.

*Bernard Vargaftig* : Le lieu exact, ou la peinture de Colette Deblé — Passage.

*Maiakovski* : Tome trois des Œuvres complètes, traduction de Claude Frioux — Messidor.

*Han-shan* : Le mangeur de brumes — Phébus.

*Silvio F. Baridon/Raymond Philocète* : Poésie vivante de Haïti — Maurice Nadeau.

*Pierre Albert-Birot* : Poésie, 1952-1966 — Rougerie.

*Henri Lefebvre* : Le retour de la dialectique — Messidor.

*Les chants de Nezahualcoyotl* — Obsidiane.

Après nos amis Jean Tortel et Emmanuel Hocquard, c'est Jacques Roubaud qui vient cette année d'obtenir le Prix France-Culture. Il a récemment publié, nos lecteurs le savent, « Quelque chose noir » (Gallimard)». Félicitations à France-Culture.

## PERDREAUX AUX PETITS LEGUMES

Le perdreau et la perdrix, c'est à la fois du pareil au même et pas du tout la même chose. Ce ne sont pas le mâle et la femelle (le coq, s'appelle un « garron », du provençal « garroun ») : le perdreau est une jeune perdrix de l'année, qui n'a pas encore atteint son poids d'adulte, et dont la chair est tendre, extrêmement savoureuse. « A la Saint-Rémi, tous les perdreaux sont perdrix », au mois d'octobre tous les perdreaux sont assez gros et développés pour être nommés perdrix. La meilleure période pour le perdreau, je veux dire pour nos rapports avec le perdreau, c'est septembre. En septembre, les compagnies de perdreaux sont donc les plus intéressantes pour nous. L'oiseau et la finesse de sa chair sont connus des Romains, c'est à partir des mots latins « perdrix » et « gallus » (coq) que naît, au 13<sup>e</sup> siècle, en France, « perdigal ». Perdigal devient « perdrieau », attesté au 16<sup>e</sup> siècle, puis perdreau. Notre « perdrix », c'est le nom générique, est trapue, sans huppe, elle a la queue courte, les narines nues, le bec court et épais. On connaît de nombreuses variétés. La perdrix grise est la plus prisée des gourmets (à mon avis, à juste titre). La perdrix rouge est plus dodue — les restaurateurs la préfèrent, ils en font deux portions —. Elle est moins goûteuse. On connaît aussi la bartavelle, une sorte de perdrix rouge des montagnes, pas du tout négligeable, et le francolin, proche de la perdrix, en moins délicat. Les perdrix, qui vivent en lieux découverts et piètent aussi souvent qu'elles volent, sont monogames en périodes amoureuses. C'est une espèce fragile, seul le nombre considérable d'œufs, de 9 à 17 par couvée, et la réglementation de la chasse, permet sa conservation. Pour notre plaisir car c'est un met exceptionnel.

En cette période, la bonne, je vous propose une recette classique. Il vous faut un perdreau par personne et deux vieilles perdrix (elles sont plus dures mais plus sapides). Vous faites colorer vos perdrix avec un peu de saindoux, dans une grande cocotte. Vous évacuez le gras. Vous remettez vos perdrix avec un peu de saindoux, une couenne, un cœur de chou (que vous aurez au préalable fait blanchir) des carottes, des navets, des haricots verts, des petits pois, un bouquet garni, deux gousses d'ail. Mouiller doucement. Faire braiser à petit feu. Ajouter quelques pommes de terre à temps. A temps également (une demi-heure, environ, avant de servir) vous faites rôtir vos perdreaux — vous les avez flambés rapidement, vous avez troussé les pattes sur les cuisses et mis une légère barde de lard —. Vous servez les perdreaux — je les préfère pas trop rouges — sur un lit de légumes bien égouttés. Le jus de cuisson des perdreaux est présenté à part.

C'est une des premières merveilles de la nature cuisinée.

P.S. : Les vieilles perdrix sont mises en réserve. Je ne les jette pas : je recueille la chair dont je fais une farce, avec une paumée de fromage blanc, pour des petits pains qui iront au four le lendemain.

*Proverbe* : « Manger des perdreaux sans oranges » : se contenter d'une bonne chose, sans ajouter un ou des raffinements inutiles.

H. D.